

1940 — *Shoreditch, Londres*

Hissée sur la pointe des pieds, Barbara agrippe le rebord de la fenêtre de ses petites mains blanches. Une écaille de peinture verte se détache du montant et volète jusqu'au sol. L'espace d'un instant, elle s'étonne de voir du vert sur le dessus et du blanc en dessous.

— Regarde ! s'exclame sa sœur en écrasant un doigt contre le carreau.

Barbara lève les yeux. Venue de l'extérieur, la lumière semble transpercer le doigt de sa sœur. Son regard se pose ensuite sur la vitre sale. Elle se concentre enfin sur ce qui se trouve derrière la fenêtre, sur cette chose qui suscite l'excitation de sa sœur.

Au loin, très haut par-dessus les toits, une nuée de petits points flottent dans le ciel clair de septembre. Ce ne sont encore que des taches minuscules, mais lorsque Barbara, du haut de ses six ans, entend le vrombissement sourd qui les accompagne, elle sait déjà que ces taches sont des avions de guerre, plus précisément des bombardiers. Derrière elles, la porte s'ouvre à toute volée. Barbara se retourne au moment où sa mère entre dans la pièce. Elle ne pense pas avoir fait de bêtise mais il vaut mieux se préparer à tout, juste au cas où — sa mère la gronde souvent, ces temps-ci.

— Qu'est-ce que vous fichez devant la fenêtre, toutes les

deux ? tonne Minnie en ôtant son manteau. Et ne me dites pas que vous n'avez pas entendu l'alerte.

— Mais regarde ! s'écrie Glenda, le doigt toujours pressé contre la vitre.

— Je vais t'en donner, moi, des « regarde », grommelle Minnie.

Toutefois intriguée par les intonations de sa fille aînée, elle traverse la cuisine pour jeter un coup d'œil par la fenêtre.

Comme Minnie ne dit rien, Barbara se tourne de nouveau vers le ciel bleu derrière la fenêtre et continue d'observer les petites taches noires. Elles ont déjà grossi. Le vrombissement s'amplifie. Basculant la tête en arrière, elle regarde sa mère dont le visage tourné à l'envers n'exprime plus la contrariété habituelle mais l'étonnement, puis l'inquiétude.

— Sales Boches, murmure-t-elle finalement.

Avec un long soupir empreint de tristesse, elle se détourne de la fenêtre et ordonne en tapotant la tête de Glenda :

— La table de la cuisine, ma petite demoiselle, maintenant !

Puis elle saisit Barbara par la main et l'entraîne hors de la pièce.

Assise sous la table, le dos appuyé contre le pied en bois tourné, Barbara promène son index sur le grain rugueux du plateau, au-dessus de sa tête. Le bourdonnement s'est amplifié et fait un peu peur. On entend bientôt le crépitement saccadé des mitrailleuses antiaériennes.

— C'est bien les Allemands, alors, fait observer Glenda, les yeux fixés sur les genoux de sa mère qui bouge rapidement autour de la table, affairée à la préparation des sandwiches.

À l'odeur, Barbara sait déjà qu'ils seront au pâté de poisson, la garniture qu'elle aime le moins.

— Qui veux-tu que ça soit d'autre ? réplique Minnie dont la voix résonne étrangement sous la table.

— Ça aurait pu être *nos* soldats, dit Glenda. C'est un peu tôt pour les Boches, tu ne trouves pas ?

Jusqu'à présent, les quelques raids aériens avaient essentiellement eu lieu la nuit. Une assiette ébréchée parsemée de fleurs fait son apparition, flottant sous le rebord de la table. Elle contient trois sandwichs entiers au lieu des traditionnels triangles de pain de mie. En ces temps de rationnement où on lui défend de se servir seule, Barbara hésite un instant avant de s'emparer délicatement d'un sandwich.

— Prends l'assiette, enfin ! Tu veux que je reste plantée là jusqu'à ce qu'une bombe nous tombe dessus ?

Glenda tend le bras pour saisir l'assiette puis arrache le sandwich des mains de sa sœur pour le remettre avec les autres.

— *Andouille !* chuchote-t-elle à l'adresse de Barbara.

— Je ne veux pas entendre ce genre de choses ! rabroue Minnie en s'accroupissant pour s'asseoir avec ses filles sur le matelas posé par terre.

Elle tient à la main un pichet d'eau et un gobelet en fer-blanc.

— On ne devrait pas plutôt aller dans l'abri ? demande Glenda. Parce que Mary, la voisine d'en face, elle a dit que...

— Il est pas prêt, coupe Minnie. Tu le sais bien qu'il est pas encore prêt.

Dans le jardin, l'abri Anderson nécessiterait encore une bonne journée de labeur, et Minnie ne pense pas que ce soit vraiment utile. Comme la plupart des filles à l'usine, elle estime que la menace pesant soi-disant sur Londres est largement exagérée, et elle n'a pas eu le courage de s'y mettre, épuisée par ses longues journées de travail.

— Pas le nôtre, objecte Glenda. Le vrai. Celui du centre

aéré. Parce que Mary, la voisine d'en face... tu sais, celle qui a un grand-père qui patrouille pendant les alertes... eh ben, *il* lui a dit que...

— Écoute, on ne craint rien, ici, décrète Minnie d'un ton péremptoire. Et maintenant, avale ton sandwich si tu veux pas que je le mange à ta place.

Au loin retentit l'explosion sourde d'une bombe de 500 livres, et Minnie qui s'apprête à mordre dans son sandwich suspend son geste pour tendre l'oreille.

— Encore les docks, marmonne-t-elle. C'est toujours les docks qui prennent. Et tous les pauvres diables qui travaillent là-bas. J'aimerais pas être à leur place.

Barbara croque dans son sandwich. Tandis qu'une autre rafale de tirs de mitrailleuse succède à une autre détonation lointaine, elle pense : *Du pâté de poisson. Beurk.* Malgré ça, elle savoure toutes ces heures passées là sous la table, blottie entre sa mère et sa sœur. Ce sont presque des moments de distraction, par les temps qui courent.

Quelque chose siffle au-dessus de leurs têtes, puis une détonation d'un nouveau genre retentit. Minnie fronce les sourcils avant de lever les yeux vers le plateau de la table, comme s'il allait lui révéler l'origine de ce bruit inconnu. Puis elle attrape les trois masques à gaz abhorrés et les dépose dans la zone de sécurité matérialisée par la table. C'est alors que tout bascule : une autre explosion retentit, beaucoup plus proche, celle-ci. Outre le bruit, elles en perçoivent aussi les vibrations à travers le plancher et le matelas. Retenant son souffle, Minnie ferme les yeux tandis que ceux de Glenda s'arrondissent et que le sandwich de Barbara lui glisse des doigts pour atterrir sur ses genoux.

— Waouh ! lâche Glenda en esquissant un sourire un peu fou, à présent que le moment est passé.

Si sa mère avait souri aussi, Barbara les aurait proba-

blement imitées – elle aurait trouvé ça plutôt amusant, finalement. Mais tandis qu'une autre bombe éclate non loin d'ici, puis une autre, et encore une, et que les explosions se rapprochent, toujours plus assourdissantes, Minnie se rend compte que ça ne ressemble en rien aux attaques de son enfance, menées par les Zeppelin. À l'époque, les Allemands se contentaient de balancer leurs bombes par les hublots des dirigeables. Ça n'a rien à voir non plus avec les attaques qui ont frappé Londres jusqu'à présent. Il faut se rendre à l'évidence : la vieille table en chêne a beau être solide, elle ne suffira probablement pas à les protéger.

Les yeux rivés sur le visage de sa mère, à l'affût du moindre signe, du plus petit indice, Barbara la regarde qui avale sa salive et humecte ses lèvres. Bien sûr, elle ne lit pas dans ses pensées, mais elle perçoit ses émotions comme si c'étaient les siennes, et c'est la peur qu'elle perçoit en ce moment. Une pensée traverse alors son esprit de fillette de six ans, une pensée qu'elle n'a jamais eue auparavant : sa mère peut se tromper, elle peut prendre des décisions qui ne sont pas les bonnes. Bien que coincée entre sa mère et sa sœur, elle se laisse submerger par un sentiment d'insécurité et se met à pleurer.

— Tu arrêtes ça tout de suite ! ordonne Minnie en levant à moitié sa main libre dans un geste menaçant.

Barbara déglutit avec peine. Elle a l'impression que son visage enfle, qu'il double de volume comme elle s'efforce tant bien que mal de contenir un nouveau flot de larmes.

— Ça ne sert à rien de pleurer, déclare Minnie.

Glenda adresse en douce un clin d'œil à sa sœur en lui rendant son sandwich.

— Mange, sœurette, ça va aller, murmure-t-elle. On veillera à ce qu'il ne t'arrive rien, fais-moi confiance.

Emboîtant le pas à sa mère, Barbara sort de l'abri fraîchement terminé et s'immobilise dans la lumière grise de l'aube pour respirer l'air enfumé et contempler l'horizon embrasé de lueurs rouges dignes d'un coucher de soleil. Si l'on fait abstraction de cette odeur de fumée tenace et de cette impression de soleil couchant interminable, rien n'a changé ce matin, et comme tous les matins, c'est un constat surprenant. Avec le vacarme incessant et terrifiant des raids nocturnes, il est difficile d'imaginer, quand on est allongé dans le noir, que tout ce qui se trouve autour de l'abri restera debout.

— Viens, ordonne Minnie, allons retirer ces vêtements humides.

À ces mots, Barbara effleure la manche de sa chemise de nuit et sent sur elle l'humidité ambiante, imprégnée dans les fibres du tissu. D'un geste sec, elle est tirée vers l'avant et elle longe le petit carré potager.

— Et Glenda ? demande-t-elle en se retournant pour jeter un coup d'œil à la porte de l'abri, restée ouverte.

— Laisse-la dormir. Une grande journée vous attend, toutes les deux.

Aujourd'hui est un grand jour, en effet. Le jour de l'évacuation. La « drôle de guerre » est terminée. Personne ne doute plus de la réalité du danger et Minnie a fini par céder aux injonctions de plus en plus pressantes l'incitant depuis le début du conflit à évacuer ses filles. Elle redoute de les faire partir. Elle est même terrifiée à l'idée de les envoyer vers l'inconnu, sans avoir la moindre idée de ce qui les attend là-bas, au pays de Galles. Et puis, elle craint aussi pour sa propre vie. Les raids aériens sont si effrayants qu'ils lui donnent la nausée, et depuis le départ de Seamus (est-il seulement encore en vie ? elle n'a reçu aucune lettre de lui...), sa vie est un véritable calvaire. Heureusement,

ses filles l'empêchent de sombrer complètement. Mais qu'advient-il quand elles seront parties ?

Perdue dans ses réflexions, Minnie observe Barbara, occupée à manger sa tartine de margarine. Comment cette journée va-t-elle se dérouler ? Sera-t-elle assez forte pour supporter ça ? Sera-t-elle capable de se séparer aussi radicalement de sa chair et de son sang ?

— Glenda est une vraie marmotte, articule Barbara, la bouche pleine de pain.

— Laissons-la dormir, répète Minnie.

Oui, laissons-la dormir. Laissons-la dormir jusqu'à la toute dernière minute. Si Barbara est trop jeune pour comprendre ce que signifie vraiment l'évacuation, Glenda, elle, ne se laissera pas duper aussi facilement.

Elles sont à la gare maintenant, et Barbara, à qui l'on a confié un secret, s'étonne que Glenda les ait accompagnées.

Il y a des enfants partout. Semblables à du bétail, des petits groupes se fraient un chemin entre d'autres flots mouvants de gamins, encadrés par une improbable assemblée d'institutrices, de personnes âgées, d'individus bedonnants et de femmes enceintes qui font aussi partie du voyage. Glenda boude et donne de petits coups de pied dans sa valisette marron, mais elle ne fait pas de caprice, remarque Minnie – pas pour le moment, en tout cas.

Elle perçoit la nervosité de Barbara, tiraillée entre l'envie de vivre ça comme une aventure ou bien comme une épreuve. Scrutant les visages de sa sœur, de sa mère, et de tous ceux qui l'entourent, la fillette cherche des signes qui lui indiqueraient comment il convient de réagir. Minnie est la seule à prendre conscience de la terrible rupture qu'elles s'approprient à vivre. Elle seule se prépare à affronter les bouleversements qui en découleront.

À leur droite, une petite fille en pleurs se débat comme un beau diable tandis que des bras la soulèvent pour la hisser dans un wagon. Tournant la tête, Barbara observe la fillette et écoute ses paroles, prononcées d'une voix tremblante : « Je veux pas partir, je veux pas partir ! Je veux pas ! » Les doigts de Barbara se crispent sur les anses du panier contenant ses vêtements. Les fibres grossièrement tressées lui écorchent les doigts.

Armé d'un porte-documents, un homme s'avance à leur rencontre.

— Madame Doyle ! s'exclame-t-il avec emphase.

— Monsieur Wallace, répond Minnie en imitant le ton obséquieux de son interlocuteur.

— Content de voir que vous avez enfin pris la bonne décision, fait remarquer l'homme d'un air suffisant.

— Si pour vous, envoyer ses enfants Dieu seul sait où pour que Dieu seul sait qui se charge de leur éducation est une bonne décision, alors oui, on peut dire ça, rétorque Minnie avant de se rendre compte, trop tard, que ses filles l'ont certainement entendue.

Mais elle n'y peut rien, c'est plus fort qu'elle dans ce genre de situation. Minnie n'aime pas qu'on lui dicte sa conduite et c'est exactement ce qu'essaie de faire Grenville Wallace depuis qu'il a abandonné son épicerie miteuse et trop chère pour endosser le rôle de responsable des évacuations. L'attitude de ce type lui donnerait presque envie de tourner les talons et de rentrer chez elle.

Derrière eux, un train siffle, crachote et démarre en gémissant. Alors qu'il quitte lentement la gare, Barbara regarde le défilé des petits visages pressés contre les vitres crasseuses. Certains expriment la joie et l'excitation tandis que d'autres ont les yeux rouges et sont baignés de larmes. Tout ça est très troublant.

— Je n'ai pas le temps de discuter avec vous des avan-

tages et des inconvénients de la politique gouvernementale, Madame Doyle, déclare l'homme en brandissant son stylo d'un geste ample. Donc il n'y a que celle-ci, c'est ça ? ajoute-t-il en désignant Barbara avec son menton.

— Non, il y aussi... commence Minnie en pivotant sur ses talons pour montrer Glenda. Mais où... murmure-t-elle avant de tendre le bras pour rapprocher la valise de Glenda et scruter la foule compacte. Où est passée ta sœur ? demande-t-elle en fronçant les sourcils d'un air contrarié.

Barbara baisse les yeux et hausse les épaules.

— Elle est allée aux cabinets ? insiste Minnie.

Barbara secoue la tête.

— Seigneur Jésus Marie Joseph ! s'écrie Minnie en saisissant sa fille par le menton pour l'obliger à lever les yeux. Est-ce qu'elle t'a dit quelque chose ?

Barbara hoche vaguement la tête.

— Madame Doyle ! s'impatiente Grenville Wallace.

— Attendez une seconde, d'accord ? lance Minnie avant de reporter son attention sur sa fille. Qu'est-ce qu'elle a dit ? Je veux savoir ce qu'elle a dit.

— C'est un secret, chuchote Barbara.

— « Un secret » ? C'est ce qu'on va voir, oui !

Alertée par ces intonations qu'elle connaît bien, Barbara préfère obtempérer.

— Elle a dit qu'elle irait pas au pays de Galles. Pour rien au monde, elle a dit.

— Madame Doyle !

Après avoir scruté une dernière fois les alentours, Minnie se tourne vers Wallace.

— On dirait que vous avez du mal à tenir votre progéniture, ironise l'homme. Les Gallois réussiront peut-être mieux que vous ! En attendant, il faut que je remplisse ces formulaires et pour ça, j'ai besoin de votre aide. J'inscris seulement Barbara, c'est ça ? Et elle voyage seule ?

— Je ne sais pas, répond Minnie. Je... Attendez un instant.

Sans attendre de réponse, elle fend la foule et s'immobilise de temps en temps pour demander : « Est-ce que vous avez vu ma fille? Vous avez vu ma petite fille? Elle a un manteau bleu et les cheveux châtain. Elle est grande comme ça, à peu près. Est-ce que vous l'avez vue? Vous n'avez pas vu ma petite fille? »

Autour d'elle, les gens l'ignorent, absorbés par leurs préoccupations du moment, ou la regardent en fronçant les sourcils comme si c'était une folle. Barbara elle-même se rend compte qu'espérer obtenir une réponse à cette question aujourd'hui, au milieu de ces hordes d'enfants, équivaut en effet à un acte de folie.

L'homme au porte-documents attrape Barbara par la main. Au début, parce que ce geste la rassure, la fillette se laisse faire. Mais quand il fait mine de l'entraîner vers un wagon, elle se débat.

— Non, proteste-t-elle. Maman!

Mais Minnie ne regarde pas dans sa direction. Totale-ment concentrée sur la quête éperdue de son autre fille, elle se précipite vers toutes les fillettes ressemblant vaguement à Glenda de dos et, les saisissant par les épaules, les force à se tourner vers elle.

— Maman! appelle de nouveau Barbara.

Songeant alors à imiter la petite fille aperçue tout à l'heure, elle s'écrie :

— Je ne veux pas partir! Je ne veux pas partir!

Puis, devant l'absence de réaction, elle se met à hurler. Comme si son cri strident émettait des ondes primitives, Minnie s'immobilise brusquement et, pivotant sur ses talons, aperçoit sa cadette portée à bout de bras au-dessus de la foule au moment où Grenville Wallace la tend à un type chauve et adipeux, vêtu d'un costume trois-pièces.

En voyant Barbara pédaler frénétiquement dans le vide, Minnie rebrousse chemin et se dirige vers sa fille aussi vite que possible, bousculant un garçonnet sur son passage. Par-dessus son épaule, elle murmure une vague excuse au gamin qui commence à pleurnicher. Minnie n'a pas le temps de s'arrêter.

Wallace tente de lui bloquer le passage.

— Madame Doyle, pour l'amour du Ciel ! Ce que vous faites est tout à fait inadm...

Minnie le pousse sans ménagement, contourne le type chauve et attrape la main de sa fille au moment où celle-ci s'apprête à disparaître dans les entrailles du wagon. Avec des gestes brusques, saccadés, elle réussit à l'attirer sur le quai.

— Il est hors de question qu'elle parte toute seule au pays de Galles, vous m'entendez ? gronde-t-elle avec une pointe d'incrédulité dans la voix. Elle ne partira pas sans sa sœur ! Vous avez perdu la tête ou quoi ?

— Si elle ne part pas aujourd'hui, elle ne partira pas du tout, rétorque Wallace. J'y veillerai personnellement, faites-moi confiance. Des milliers, que dis-je, des millions d'enfants attendent d'être évacués, et vous osez nous faire perdre notre temps ?

— Ne m'oblige pas à partir, hoquète Barbara entre deux sanglots. S'il te plaît, maman, ne m'oblige pas à partir. Je serai sage, je te le promets. Je ne ferai plus jamais de bêtises.

— De toute façon, elle est sur la liste maintenant, fait Wallace en brandissant ses papiers.

— Eh ben, vous n'avez plus qu'à l'enlever de votre fichue liste, réplique Minnie. Va m'attendre à côté de la valise de Glenda, là-bas, ordonne-t-elle à sa fille en lui lâchant la main pour la pousser loin du train, de l'autre côté du quai. Et arrête donc de pleurer !